

In memoriam Bernard Morel

« Rien ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend ».

Bossuet, *Oraison funèbre au très haut et très puissant prince Louis de Bourbon*, 1687.

Chère Myriame, cher Antonin, chers amis de Bernard, Rassemblés pour partager la peine, la mémoire, et pour être ensemble avec lui une dernière fois, je sais que vous êtes nombreux ici qui pourraient dire, mieux que moi, chacun avec vos mots, ce que fut Bernard Morel, pourquoi il a compté pour vous, pour nous, pour les engagements universitaire et politique dont fut faite sa vie. Il y a bien des années de cela, Bernard qui avait été mon professeur et à qui me liait une relation d'amitié indéfectible, me dit au détour d'une de nos longues conversations, où l'on parlait à bâton rompu de politique, de sciences sociales, de Marseille, et surtout dans un grand éclat de rire, « tu sais que ce sera toi qui feras mon éloge funèbre ». Il a tenu parole, comme il a toujours fait, et Myriame et Antonin m'ont transmis sa demande que je vous dise ces quelques mots.

Peut-être Bernard a-t-il souhaité que soit rappelé ce qui faisait la cohérence de son parcours et de sa personne. D'un mot on pourrait dire: Bernard Morel fut un économiste, un universitaire estimé pour ses travaux (notamment ces dernières années sur Marseille et sa métropolisation), estimé aussi pour sa capacité à assumer des responsabilités institutionnelles, et à ce titre connu pour sa fiabilité; et il fut aussi un homme politique, un militant engagé à gauche, un conseiller, un élu aussi et à ce titre il assumait, notamment à Marseille et dans sa Région, d'importantes responsabilités. Contre l'opinion commune qui se méfie du mélange des genres et distingue soigneusement, selon la formule de Max Weber, deux éthiques que sont celles du *Savant et du politique*, la vie, la trajectoire et l'œuvre de Bernard (l'œuvre écrite mais aussi l'œuvre d'engagements) illustrent quelque chose qui le caractérise: une attitude envers le monde, envers les hommes et les femmes, en somme une morale.

Bernard est né le 27 mars 1946 à Bihorel, près de Rouen. C'est un étudiant qu'on peut dire de milieu modeste, déjà engagé, notamment à la JEC, la Jeunesse étudiante chrétienne. Le jeune lycéen du lycée Corneille manifeste déjà, selon une expression aujourd'hui un peu désuète, un sens du service et des autres. Les traces que nous ont laissées cette période témoignent aussi de son inlassable

curiosité. Dans la fiche qui accompagne le rapport d'un voyage d'étude en Allemagne financé par la Fondation Zellidja, le jeune homme d'à peine 19 ans répond notamment à deux questions:

À quelle profession vous destinez-vous ? : économiste

Sujet d'études : L'influence de la frontière sur la mentalité et l'économie (des deux Allemagne).

Ceux qui ont lu et étudié les travaux de Bernard, comme ceux qui ont mené avec lui des combats politiques, pourront reconnaître dans cette réponse, dans ce sujet —étudier l'influence des fractures de l'espace sur les hommes, sur l'identité collective, comme sur l'économie— un point clé de sa vocation et de sa pensée. Pour relier les hommes, pour leur donner la chance de se réaliser, il faut réconcilier les espaces et pour cela il faut être attentif à l'histoire, telle qu'elle est faite et vécue par les hommes.

Je pense que pour Bernard, c'était cela faire de l'économie et faire de la politique.

La cohérence d'une vie se conjugue toujours avec les rencontres, et ce qu'on pourrait voir comme des discontinuités (dans les convictions, les choix politiques, l'espace par exemple), est aussi tissé de fils plus ou moins visibles. Il y a des fils entre les engagements de jeunesse, la vie estudiantine à la Maison du Maroc de la Cité U, la rencontre avec Myriame, la vie en communauté dans les Yvelines, l'engagement politique au PSU puis au PS, le départ vers le Sud, vers La Ciotat, puis vers Marseille.

Bernard est connu pour avoir, sous la direction de Christian Goux (bientôt maire de Bandol), consacré ses premiers travaux universitaires à ce qu'on appelle « la prospective ». C'est un champ de réflexion important en un temps où régnait encore la planification. Pour Bernard l'intérêt était moins de produire des anticipations (une sorte de futurologie) que de porter une attention constante à l'articulation entre le temps présent —la conjoncture— et les mouvements déterminants de long terme.

Dans ce qui est son grand article de jeunesse, Bernard dresse le portrait d'une science sociale engagée : « Pour nous la prospective, c'est conjuguer l'histoire: passé, présent, futur (...) La prospective est un *examen*, (...) elle ne peut donc être que politique. Lire l'histoire, c'est faire le futur (...). Quand nous disons que la prospective est politique, cela ne signifie pas qu'elle doit tenir compte des

«jeux» de la politique, cela signifie qu'elle n'a de sens qu'en référence aux phénomènes généraux (...) et à l'ensemble des forces sociales »¹.

Bernard a poursuivi sa carrière universitaire à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, à la Vieille Charité; c'est là que j'ai fait sa connaissance, puis à l'Institut d'urbanisme de Lyon et enfin à l'Université de Provence, où il a été en poste jusqu'à sa retraite de professeur en 2010. Entre temps, il y a pris des responsabilités, comme membre du conseil d'administration et comme directeur de la Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme, qu'avait fondé quelques années auparavant l'historien Robert Ilbert.

L'engagement de Bernard dans la recherche et dans la politique se nourrissent mutuellement. Les deux ouvrages qu'il co-écrit avec Philippe SanMarco, *Marseille, l'endroit du décor*, en 1985 et *Marseille, l'état du futur*, en 1988, en témoignent. Ils ne sont que les prémisses d'une pensée et d'une action politique que Bernard va déployer plus amplement et à plusieurs échelles

Sur le plan universitaire d'abord, et toujours engagé dans l'action, Bernard fait partie des intellectuels qui, autour de Jean-Louis Guigou, contribuent par leurs travaux à un renouvellement de la DATAR (la défunte Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'action régionale). L'époque, les années 1990 n'est plus aux grands projets gaulliens (comme Fos sur Mer). Mais de sa formation d'économiste et de prospectiviste, Bernard tire trois convictions: que les territoires peuvent-être de véritables facteurs de production, que l'avenir ne se prévoit pas mais se prépare par une compréhension de la dynamique historique des territoires. Et que le débouchés politiques de ces travaux résident dans la capacité des acteurs (les élus) à fédérer les énergies autour de projets d'intérêt collectif.

Cette réflexion s'enracine pour Bernard dans la compréhension intime d'une ville, d'un territoire et d'une région particulière, ici à Marseille. Pour comprendre l'économie et la politique à Marseille, il faut selon Bernard comprendre le long dénouement d'une histoire, où dans un contexte de crise de son industrie portuaire, la ville se déconnecte des territoires qui l'entourent. La crise de l'identité marseillaise (celle de l'après Defferre) est le revers d'une crise de

¹Morel, B. (1975), « Conjuguer l'histoire : conjoncture et prospective », *L'Actualité économique*, 51(2), 194–208

connexion des espaces. Marseille n'est plus Marseille, car Marseille n'est plus dans Marseille. Les contraintes de la topographie rejoignent le temps long des politiques d'aménagement et des choix politiques. Il en découle des recherches sur les effets de la fragmentation des systèmes d'emplois, sur la nécessaire métropolisation de Marseille, sur l'inter-régionalité, avec une attention à ce qu'on a appelé, à Marseille, depuis les années 1960, l'utopie du grand Delta.

Je ne suis pas ici le mieux placé pour évoquer les combats politiques qui ont été en permanence connectés à cette pensée toujours en action et toujours au service de l'action. Je peux cependant témoigner, pour en avoir parlé avec lui, que ses engagements politiques, sa fidélité au parti socialiste, comme ses mandats d'élus ou ses responsabilités, à la Région bien sûr, à la communauté urbaine, mais aussi au Port de Marseille et à Euroméditerranée, ont été le véritable sel de sa vie.

Dans cet ensemble, il ne faut pas oublier son regard tourné vers la Méditerranée, cet espace de liens devenu frontière, à la fois différencié et unifié par sa culture. Je crois que Bernard espérait, en bon économiste, que si la politique souvent divise, c'est l'économie parfois qui rapproche. Cette Méditerranée, bien loin de sa Normandie natale et qui se donnait à voir de la fenêtre de son bureau à Malmousque, c'est aussi l'espace intime qu'il avait en partage avec Myriame, avec comme point de ralliement les fraîches khorfas de l'été au milieu de la palmeraie de Zarzis en Tunisie.

Relier les hommes, réconcilier les espaces. Voici quelques-uns des fils dont fut tissé sa belle vie et qui nous relie, ici, aujourd'hui, autour de lui.

Pierre-Paul Zalio, 19 novembre 2021